

Dan O'Brien

Haut domaine

Nouvelles

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par WALTER GRIPP



L'héritage

C'est le moment, maintenant.

Un jeune homme est dans les bois, juste à l'endroit où la rivière tourne et chute en cascades blanches à travers le barrage des castors. Il s'appelle Jim Martin et ce n'est pas la première fois qu'il se tient là, au pied du vieux frêne.

C'est le moment.

Jim regarde le ciel tandis que le premier rayon de soleil jaillit par-dessus la crête. À travers les branches basses des chênes, on dirait une tapisserie de lumière. Cette lumière est intense, comme une étoile étincelante, et Jim s'étonne qu'elle ne scintille pas plus en comblant l'espace entre chaque grappe de feuilles. Le jeune homme

continue d'observer. Au bout de quelques minutes, le soleil se lève, rond et plein, et délaisse les feuillus. Jim avait pratiquement oublié tout ça.

Il regarde sa canne à pêche, laisse ses doigts courir doucement le long du bambou fendu et laqué. Il repense au jour où Ace Martin, son père, la lui a donnée. Avec le panier de pêche vieux et robuste qui appuie sur sa hanche, Jim a le sentiment que c'est tout ce qu'il lui a laissé. *Ça y est. Le soleil est levé. C'est le moment de pêcher.* À la pensée de cet héritage, Jim claque la langue et secoue la tête. Après ce jour, son père avait cessé de pêcher. Comme s'il savait que le cancer le rongerait. Comme si, à partir de là, il avait renoncé. Comme s'il était arrivé au bout de ses forces.

Jim s'interrompt pour regarder attentivement la surface de l'eau. Il se tient à un endroit d'où il peut observer la mare sans que les poissons l'aperçoivent. Il cherche à voir s'ils se nourrissent d'une espèce de mouche, ou d'autre chose qu'il pourrait imiter. Mais Jim ne voit rien.

Il plonge sa main dans son panier en osier pour en sortir une boîte de leurres. Il sent la pince à anneaux brisés, dans son compartiment séparé,

et la sacoche d'anneaux en laiton qui se balance le long du panier. Il n'a jamais su ce que faisait une pince à anneaux accrochée à un panier de pêche. Mais elle était là le jour où il l'avait reçue, et il n'a jamais pris la peine de la retirer. Jim fouille dans la boîte jusqu'à ce qu'il trouve une mouche Royal Coachman qu'il fixe à sa ligne. Il la regarde, se dit que la plume rouge minuscule qui forme la queue va lui porter chance. Puis il reprend son observation de l'eau, et il ne voit toujours rien.

Mais attends. Regarde sous ce rocher, là où ralentit le remous de l'eau qui passe au-dessus du barrage des castors. Tu vois la crevasse dans le fond rocailleux du ruisseau ? Il y a un cocon de trichoptère. Tu ne trouves pas qu'il remue bizarrement ? Est-il possible que l'eau ne soit pas seule à le faire bouger ? Oui. Sans aucun doute. Et là, coincé dans cette racine de saule immergée. En voilà un autre. Et oui, lui aussi il remue.

Jim Martin s'approche de l'eau dans ses vieilles bottes rapiécées qui sont restées pendues dans le garage pendant des années. Desséchées, craquelées, elles ne résisteront pas longtemps à l'eau. En entrant dans le courant, Jim se demande ce qu'il fait là. Il s'est comporté comme un gamin.

Rassembler son vieux matériel de pêche en claquant les portes de la maison et en mettant des coups de pied dans tous les meubles avant de s'en aller furieux, voilà quelque chose que même un de ses enfants n'aurait pas fait. Jim se sent coupable maintenant. Il se dit que Jimmy et Karen ont dû l'entendre se disputer avec Julie, alors qu'ils essayaient de dormir. Les derniers mois, ses enfants ont entendu trop de fois des disputes éclater dans la nuit. Jim a honte. Il leur met une pression qu'aucun gamin ne devrait endurer. Il sent la froideur de l'eau saisir ses jambes et songe que ses parents ne se sont jamais disputés. Jim se demande à quoi ça peut ressembler.

Pour fuir leur dispute au sujet de son offre de boulot à Los Angeles, il n'a rien trouvé de mieux que déguerpir. Julie a dû le prendre pour un imbécile quand, depuis le pas de la porte, elle l'a regardé balancer son matériel dans le break. « Où est-ce que tu vas ? avait-elle demandé.

— À la pêche », avait-il répondu sans la regarder.

Elle n'avait rien dit, mais, en s'éloignant de la maison, il avait jeté un œil en arrière tout en faisant semblant de vérifier que l'avant de la voiture ne touchait pas la boîte aux lettres, et il

avait vu Julie s'adosser confortablement contre le montant de la porte, un sourire sur le visage et un éclat dans les yeux.

Puis Jim avait parcouru dans la nuit les vingt-cinq kilomètres jusqu'à la rivière et il avait dormi là, étendu à côté de la voiture dans son vieux sac de couchage, ce qu'il n'avait pas fait depuis cinq ans. Jim s'était allongé, il avait essayé de penser à la beauté des étoiles, de se sentir ému par le ciel nocturne et le silence qui l'entourait. Mais tout ce qui lui venait à l'esprit c'était sa promotion. Passer d'un poste d'adjoint dans une antique filature de laine de Nouvelle-Angleterre à celui de directeur d'une usine de nylon en Californie. C'était la chance d'une vie, l'opportunité d'offrir un avenir à sa famille, et de les emmener au soleil, loin de ce New Hampshire sombre et moribond. Mais Julie avait catégoriquement refusé de déménager. Allongé dans son sac de couchage, Jim avait commencé par suffoquer, sentant sa colère prête à exploser. Mais il s'était forcé à ne plus y penser. Et de nouveau, il s'était senti stupide. À mesure qu'il s'enfonçait dans la grisaille entre veille et sommeil, il s'était dit qu'il était timbré d'être couché là, par terre dans les bois. Il avait failli se lever et rentrer chez eux. Mais le sommeil

l'avait cloué sur place, étalé à côté du break dans son sac de couchage, et Jim avait profondément dormi jusqu'à l'arrivée de l'aube. Au moment où il s'était levé, les étoiles dansaient bas à l'horizon. Il s'était approché du vieux frêne pour admirer le lever de soleil. À présent Jim progresse là où la rivière devient plus profonde et, l'espace d'un instant, il sent l'excitation gonfler sa poitrine. Mais un frisson la refroidit aussitôt, une fois de plus il se demande ce qu'il fait là.

Une légère brume s'élève de la surface, l'air est plus chaud au-dessus de l'eau qu'il ne l'était sur la rive. Jim déroule le fil de son vieux moulinet et laisse la Royal Coachman flotter toute seule, jusqu'à ce qu'il ait suffisamment de ligne pour exécuter un lancer court. Il redresse le bout de sa canne et la mouche quitte l'eau sans laisser une ride derrière elle ni emporter une goutte sur ses plumes. Le lancer arrière de Jim est fluide et, lorsqu'il ramène la canne en avant, la Royal Coachman chute, comme si elle tombait d'un buisson ou d'une branche au-dessus de l'eau, juste au bord du morceau de granit anguleux qui provoque l'accélération de l'eau, un mètre au-dessous du barrage des castors. C'est comme si Jim n'avait pas passé un seul jour sans pêcher.

Un observateur ne se douterait jamais qu'il a effectué moins d'une dizaine de lancers au cours des cinq dernières années. *Il penserait peut-être que c'est le vieux Ace qui est de retour là-bas, dans le rapide sous le barrage des castors. Mais ce n'est pas lui. C'est Jim, son fils. Celui qui venait ici avec Ace et qui lançait presque aussi bien que le vieux, avec moins d'efforts. Jim, celui qui arrivait à pêcher dans les trous avec précision et rapidité, à patauger dans les pires endroits du ruisseau, et à terminer la journée, n'importe quelle journée, avec un panier plein de belles truites arc-en-ciel de quarante centimètres. Celui qui regardait Ace et son panier vide quand ils se retrouvaient sous le vieux frêne dans la dernière chaleur de l'été et qui riait légèrement en disant « Où sont tes poissons, papa ? » Celui qui ne savait jamais si Ace disait la vérité quand il répondait « Retournés dans le ruisseau, fils. J'en ai sorti un beau. Mais je savais que tu te serais déjà chargé du dîner. » Non. Cet homme qui bouge son poignet si agilement qu'il en a l'air liquide et qui fait tomber sa mouche pile au bon endroit, ce n'est pas Ace. Ça ne peut pas être Ace. Ace n'utilisait jamais de mouche sèche, à part pour faire l'idiot.*

Jim observe la Royal Coachman qui descend le courant. Il se souvient du magasin d'appâts

où, enfant, il accompagnait son père et où il l'entendait régulièrement parler des mouches sèches. « À peine un cran au-dessus du ver », disait-il aux hommes qui se tenaient debout autour du poêle tandis que le vent de février gémissait par les fenêtres. « Autant choper une carpe », ajoutait-il en faisant tourner la bouteille de brandy.

Puis l'un des hommes finissait par lui répondre. « Pff! je prends bien plus de poissons avec une Light Cahill d'occase montée par Bob, que toi avec toutes les verroteries accrochées à ton chapeau. » Le type secouait la tête en avant pour appuyer ses paroles, avant de se tourner vers le petit homme assis qui portait des verres épais et enveloppait une mouche dans un fil jaune quasiment invisible. « Pas vrai, Bob ? »

Le petit homme hochait la tête sans lever les yeux. « On attrape beaucoup de poissons avec des flotteurs, disait-il. Mais les vraies grosses prises arrivent en général avec une nymphe pendue à la mâchoire. » Puis Bob retirait la mouche de l'étau pour la jeter dans une boîte qui en contenait déjà une centaine d'autres pareilles.

« Mais tu vois passer combien de grosses prises ? »

Bob secouait la tête. « Pas beaucoup. »

« Et on pêche plus de poissons avec une mouche sèche, hein ?

— Non, disait Bob, la plupart des poissons sont attrapés au ver. » Alors Ace Martin jetait sa tête en arrière et partait d'un grand éclat de rire parfumé au brandy. Il applaudissait, puis sa tête revenait en place, avec un sourire entre ses joues mal rasées. Ace prenait la bouteille qui venait d'accomplir un tour, buvait au goulot et la tenait en l'air pour souligner ses mots : « Une dernière chose, disait-il. Tu dis que tu vois peu de gros poissons arriver jusqu'ici. »

« Un ou deux par an, marmonnait quelqu'un.

— Mais ça ne veut pas dire que personne ne les relâche après les avoir pêchés. » Et Ace envoyait une nouvelle gorgée d'alcool à travers son sourire, tandis que les autres hommes criaient pour le faire taire.

La glace s'accumule dans les anneaux de la canne, ça va être difficile de lancer avant que le temps se réchauffe. Jim déroule son fil et laisse la mouche dériver loin de lui, devant les souches et autour des rochers de granit. Il va continuer de pêcher comme ça en descendant jusqu'à Falcon Rock. Une fois là-bas, il fera assez chaud pour lancer et

il remontera en pêchant à contre-courant jusqu'au barrage des castors pour prendre son déjeuner. Jim ramène sa ligne, sèche la mouche en la secouant plusieurs fois dans l'air, retire la glace des anneaux et agite son fil pour un lancer court. Il enroule le poignet et la mouche flotte parfaitement dans l'eau blanche, là où le ruisseau s'élargit. Il donne du mou à sa ligne, pilote subtilement la mouche sous l'herbe de la rive érodée par en dessous. Il sait qu'une truite peut s'y trouver.

Et elle s'y trouve. Elle remonte, camouflée par la blancheur de l'eau, au bord du trou sous la rive. Elle attrape la mouche dans son ascension et Jim ferre légèrement l'hameçon au moment où elle disparaît. Tenir une chose vivante au bout de neuf mètres de ligne et de bas de ligne lui procure une sensation qu'il avait oubliée. Et qui ne ressemble à rien d'autre. Une palpitation, un frisson de pure énergie transmis jusqu'au poignet. Sans prévenir, la voix de son père revient et Jim a de nouveau dix ans. « Sens-la, fils. Ne la tire pas. Sens-la. » Et puis « Pas de mou maintenant. Quand elle veut partir, laisse-la partir. Si elle vient, amène-la plus près. »

Jim pointe sa canne en arrière par-dessus son épaule et tend l'épuisette à l'endroit où la truite

va sortir. Il la tient sans bouger et attire à l'intérieur le poisson fatigué. Il est de petite taille et ne suffira pas à son déjeuner, mais c'est un début. Jim regrette toujours que la lutte avec le poisson ne dure pas plus longtemps. Il n'a jamais réussi à la prolonger comme son père le faisait. Il l'observait souvent quand il se croyait seul. Avec Ace, même les petits poissons comme celui que Jim glisse dans son panier, des poissons qu'Ace s'efforçait de ne pas attraper, combattaient au moins cinq minutes. « Effleure-les si doucement qu'ils puissent penser qu'ils ne sont peut-être pas pris. Ça doit être une surprise pour eux quand ils se retrouvent dans l'épuisette. »

Ses bottes commencent à prendre l'eau, Jim songe un instant à laisser tomber. C'est vraiment idiot de sa part de tirer au flanc comme ça, pense-t-il. Manquer le boulot pour aller à la pêche n'est sûrement pas ce qui lui a valu l'attention du conseil d'administration. Mais le temps se réchauffe, les anneaux ont moins de glace. Jim va bientôt pouvoir se remettre à lancer, et il aime ça. Il a toujours été fier de ses lancers.

De l'endroit où Jim Martin vient de pêcher la petite arc-en-ciel, la rivière vire brusquement vers la gauche, s'éloigne de la rive où le poisson a été

pris et descend de plus d'un mètre sur la centaine de mètres suivants. L'eau gagne en vitesse puis se déverse dans une large fosse profondément taillée dans le granit au pied d'une falaise à pic. La falaise s'appelle Falcon Rock et la fosse en dessous Falcon Pool. Au fond de la fosse se trouvent d'autres cocons, qui étaient restés coincés dans les rochers sous le barrage des castors. Le lit de la rivière en est jalonné sur toute sa longueur en réalité. Mais ceux-là, ceux qui se trouvent après le barrage des castors sur environ cinq cents mètres, ceux-là remuent. Ils possèdent une petite porte au fond, un minuscule couvercle, et ces portes, dans ce segment de la rivière, ont été scellées quinze jours plus tôt. Pendant quinze jours, elles n'ont pas frêmi. Au plus profond de Falcon Pool. Vous voyez maintenant la porte qui tremble ? Celle-là est en avance sur les autres. Elle remue plus fort que toutes les autres. Regardez bien. Elle commence à se fêler et libérer son ouverture. Et regardez ! Des petits tentacules s'agitent. La pupe est morte. Le trichoptère est né.

Regardez-le. Il lutte contre la porte. Elle est rompue, ça y est, et le courant l'emporte. La mouche se repose un peu, essaie son nouveau corps. Mais elle ne peut rester tranquille longtemps, car elle a quelque chose à faire. Elle se tortille, sent le courant qui la berce

depuis quinze jours, mais elle n'est plus bien ici. Elle se repose encore, puis un besoin grandit en elle et elle commence à s'agiter frénétiquement. Elle essaie ses ailes, l'eau ne lui convient pas. Seul le mouvement lui va, la mouche quitte le fond de la fosse et, tandis que le courant l'emporte, il devient évident qu'elle doit lutter contre lui, se battre pour monter, alors elle monte. Dans le courant, elle décrit des courbes vers la surface. D'un coup l'eau devient plus claire, la mouche sent que l'air et la lumière lui manquent. Elle doit absolument trouver l'air. Elle lutte contre le courant pour poursuivre sa montée, elle sait à présent qu'elle doit rompre avec l'eau. Comme elle approche de la surface, la sensation s'intensifie, et la mouche nage plus vite. Elle s'élève, l'eau au-dessous d'elle est sombre et repoussante désormais. C'est l'air et la lumière qu'il lui faut. La surface. Elle approche plus près, encore plus près, et, juste avant qu'elle s'échappe, l'eau au-dessous d'elle explose et d'un seul coup le courant n'est plus rien. À quelques centimètres de l'air, la mouche est aspirée dans la bouche de la truite arc-en-ciel. Et à la surface n'apparaît qu'un minuscule remous, tandis que le large dos noir du poisson fait tourbillonner l'eau et s'enfonce de nouveau.

Mais Jim Martin, penché au-dessus de Falcon Pool, ne voit rien de tout ça. Il ne l'a jamais

vraiment compris. Même lorsque son père lui en parlait entre deux bouffées de sa pipe. Non, Jim ne voit pas. Mais cela a lieu. L'éclosion des trichoptères a débuté.

Jim reste tranquille un moment avant de commencer à pêcher dans Falcon Pool. Derrière lui, il entend les jeunes geais bleus qui bavardent nerveusement dans les pins. La fosse lui rappelle des souvenirs, l'eau qui s'y déverse lui paraît couverte de mots et de messages. Ace se tenait exactement là où tu es. Il avançait au ralenti quand il approchait de la fosse. Il s'asseyait sur ce petit rocher et fumait sa pipe en observant. Merde, pense Jim, si j'avais su que son fantôme viendrait patauger dans cette rivière aujourd'hui, je serais resté à la maison. *Mais c'est trop tard maintenant, Jim. Le passé et ton père sont tout autour de toi. Assieds-toi. Regarde dans la fosse. Que vois-tu ?*

Il voit le long reflet morcelé de Falcon Rock s'étendre à la surface. La falaise qui s'élève à quatre-vingt-dix mètres paraît s'enraciner dans la rivière. Elle est seule. Le ciel, bleu à présent, fait corps avec elle, et les nuages floconneux passent devant elle comme s'ils étaient attendus ailleurs. Souvent, Jim écoutait son père lui parler

des faucons qui avaient vécu là avant la guerre et encore quelques années après. Il commençait toujours par « Ils ont disparu, aujourd'hui », et il levait les yeux comme s'il les apercevait encore. Avant de continuer, son père sortait sa flasque en étain, la tendait en l'air pour une espèce de toast, et la ramenait à lui. « Tu ne te souviens pas, disait-il à Jim. Mince, tu n'étais qu'un bébé. C'était après la guerre, jusqu'en 1950 à peu près. Pendant cinq ou six ans, j'ai dressé un faucon chaque année. À l'automne on s'en servait pour tuer des canards, sur les étangs au sud de Baker. »

Mais Jim se souvenait. Il était au courant de chaque détail. Toute la ville était au courant. Son père arrêtait la pêche en septembre et allait travailler à la filature de laine, soi-disant pour tout l'hiver. « Pour amasser un petit pécule et que maman puisse quitter son travail », disait Ace. Mais dès que le soleil se mettait à briller aux mois d'octobre et de novembre, après la traversée d'un front gris qui avait apporté la pluie ou la neige, le contremaître de la filature ne se donnait pas la peine de chercher Ace Martin. Tout le monde savait qu'il ne serait pas au travail. Tout le monde savait qu'il serait dehors dans l'air pinçant de l'automne, courant vite pour

un homme de son âge, à travers les pâturages et les petites terres céréalières, et s'efforçant de garder en vue le faucon qu'il avait dressé et qui chassait un des canards débarqués avec le temps froid. Et Ace remettait ça tous les jours jusqu'à ce qu'il perde l'oiseau. Ensuite il suppliait qu'on lui rende son boulot, et il se montrait triste et déprimé pendant une semaine à l'idée que son faucon l'avait quitté. Mais au début de l'hiver, il se réveillait un matin et disait à la mère de Jim « Tu sais, Maman, je parie qu'il sera de retour sur le rocher l'année prochaine, et peut-être même qu'il élèvera sa propre couvée. » Pour la première fois depuis le départ du faucon, Ace souriait, alors la mère de Jim savait que son mari avait entendu les oies passer pendant la nuit, tout comme elle savait qu'elle pouvait s'attendre à recevoir plus tard un coup de téléphone de la filature demandant où Ace était. Elle n'aurait même pas besoin de regarder dans le placard pour s'assurer que son fusil Marlin Goose Gun avait disparu avec lui.

Quand Ace parlait des faucons à son fils, qui écoutait une fois de plus ses paroles, il levait les yeux vers le rocher et disait « Je ne sais pas expliquer comment c'était. » À mesure que Jim prenait de l'âge, Ace essayait pourtant de

développer, mais Jim ne comprenait jamais et son père finissait toujours par contempler le ciel au-dessus de Falcon Rock en disant « Ils ont disparu, aujourd'hui ».

Jim se souvenait très bien des années qui avaient suivi 1950. Les années des labradors noirs trempés sur le siège avant de la voiture familiale. Les années où Ace avait mis la main sur un fusil Purdey calibre 12 à deux canons. Il s'asseyait le soir en compagnie d'un labrador et il graissait le fusil en disant qu'il espérait que le temps allait être mauvais et pluvieux pour que les canards commencent à voler. Ace tenait le Purdey comme un bébé, le levait à son épaule, et parlait au chien qui avait bondi dans l'espoir de voir son maître tirer. « Pourvu qu'il soit en train de neiger là-haut », disait-il.

Mais plus tard, au terme d'une période difficile, ou peut-être au cours d'une partie de cartes, le Purdey avait disparu. Et c'est peu de temps après qu'Ace avait légué à Jim le moulinet, le panier et la canne. À ce stade, c'était tout ce qu'il restait.

Une autre arc-en-ciel vient de tournoyer sous la surface, Jim. Jim a les yeux levés vers le rocher, son regard le dépasse et monte dans le ciel jusqu'à une petite tache obscure. *Regarde la tache alors, c'est*

une bonne chose que tu l'aies remarquée. Ça doit être un pigeon, pense-t-il, qui profite du courant ascendant en provenance du rocher. Les pigeons ne gonflent pas leurs ailes comme ça. Il plisse les yeux tandis que l'oiseau passe dans le soleil. Il se déplace à trois cents mètres au-dessus de la roche, suspendu dans le ciel comme à un fil, attendant que quelque chose se produise. Jim est assis les yeux en l'air, au coin de son champ de vision il aperçoit les jeunes geais bleus qui se poursuivent et rebondissent de branche en branche à travers les pins. Jim décide que c'est l'heure de reprendre la pêche et se lève. Regarde la tache. Les geais avaient oublié sa présence, mais dès qu'il bouge, ils mettent fin à leur jeu et se tiennent, agités, au bout des branches. *Lève les yeux. Observe la tache, Jim.* Jim se redresse de toute sa hauteur et, quand les geais quittent les branches pour voler au-dessus de la fosse, il pense à relever les yeux vers la tache.

Il n'a pas le temps de l'observer qu'elle bascule en plein ciel, et Jim n'est pas sûr de ce qu'il ressent. Il a la sensation que la tache descend vers lui. Il n'a pas encore remarqué qu'elle s'élargit. Le tournoiement et l'accélération n'ont pas encore alerté son esprit. Tout ce que Jim perçoit, debout à côté

de la fosse, c'est que dans les bois tout devient immobile et silencieux. Le seul mouvement vient des geais qui survolent le milieu de la fosse, et de la tache qui chute. Pendant un long moment, il n'y a plus aucun son. Le temps se tait, l'espace ne veut rien dire, jusqu'à ce que l'un et l'autre soient déchirés par un rugissement d'air sinistre et que l'un des geais pousse un cri perçant. À partir de là, le mouvement redouble dans les bois, comme pour rattraper son retard. Les geais se dispersent dans les arbres de l'autre côté de la fosse ; un coup violent frappe, une chose noire survole le courant à quelques centimètres de l'eau, et tout ce qu'il reste ce sont des petites plumes bleu-gris à la surface de la fosse ainsi qu'un serrement dans la poitrine de Jim Martin. Pour la première fois de sa vie, il éprouve la sensation affolée et confusément joyeuse que quelque chose de magique s'est produit.

Les plumes de geai sur l'eau en sont l'unique indice. Un faucon est de retour, Jim le sait. *Mais il y a plus*. Il sent une montée en lui, il sait qu'autre chose s'est passé. En regardant les plumes, Jim saisit un mouvement juste au-dessous de la surface. Une arc-en-ciel vient de se nourrir et de se retourner. Comme il ne sait pas quoi faire

d'autre, et parce qu'il sent qu'il doit faire quelque chose, Jim déroule rapidement sa ligne et, sans lancer arrière, dépose sa mouche sèche à l'endroit précis où la truite a tourné. Mais l'arc-en-ciel ne s'y intéresse pas. Jim aperçoit une deuxième oscillation sur l'eau et devine que d'autres poissons sont en train de manger. Il relève la mouche de l'eau, la lâche sur le deuxième remous. Rien ne se passe, puis il perçoit encore autre chose sous l'eau et lance la mouche à cet endroit. En observant sa ligne, Jim voit un roulement juste au-dessous de sa mouche et il comprend que les poissons ne toucheront pas à sa Royal Coachman. Une éclosion est en cours et comme un nouveau message écrit sur l'eau, Jim entend les mots de son père : « Observe l'eau ; elle te dira tout ce que tu dois savoir. »

Jim cesse de pêcher, il observe. *Dans la partie moins profonde de la fosse se trouve un rondin presque entièrement immergé où les truites se rendent matin et soir. Jim remarque une souche qui sort de l'eau. Avec le soleil qui frappe la roche et brille sur l'eau, il fait chaud autour du rondin et les poissons sont descendus dans l'eau plus profonde, excités par l'imminence de l'éclosion. Sous la face inférieure du rondin, à cinquante centimètres sous*

l'eau, il y a un cocon de trichoptère qui se déplace rapidement. Le couvercle du cocon a dérivé dans le courant et la nymphe est prête à faire sa percée. Dans cette partie peu profonde de la fosse, l'air n'est pas loin au-dessus d'elle, en une seconde, la voilà qui flotte à la surface. Elle se repose, elle sent dans les profondeurs le tourbillon d'activité qui ne va faire que croître pendant des heures, maintenant que la plupart des mouches sont en train d'émerger. Elle essaie ses ailes, les étend et provoque de minuscules rides qui s'élargissent à la surface, relativement calme près du bord de la rivière.

Jim plisse les yeux et retire son chapeau pour se gratter le crâne. À trois mètres, dans l'obscurité, une large queue dirige une truite vers le rondin immergé, puis balance lentement, la poussant vers la surface et la rive. Les ailes du trichoptère s'agitent encore tandis que l'instinct d'accouplement commence à prendre le dessus. Vous voyez la queue de la truite accélérer quand l'attaque démarre ? Les ailes de l'insecte remuent de plus belle et la mouche s'élève juste au moment où l'eau gonfle et explose au-dessous d'elle. La truite passe tout près, hors de l'eau cette fois, et provoque dans l'air une turbulence qui manque de faire tomber la mouche sur ses dix premiers centimètres de vol. Dès qu'il entend un

bruit de poisson qui sort de l'eau, Jim tourne la tête. *Mais la truite manque sa cible et la mouche poursuit son vol saccadé en quête d'un partenaire.* Jim perçoit un mouvement au-dessus de l'eau agitée. Il le fixe, plisse encore les yeux face au reflet du soleil. *La mouche s'élève à un mètre de l'eau, elle gagne en agilité à mesure qu'elle décrit des cercles autour du bassin, puis elle redescend dans l'air et au moment où elle remonte,* Jim Martin la voit et la capture dans son chapeau.

Regarde de près. Tu sais ce que c'est ? Jim laisse la mouche ramper et arriver sur le bord du chapeau. Il scrute l'insecte, distingue les longs tentacules qui dépassent de la minuscule tête où l'appareil buccal ne cesse de s'activer dans le vide. Les six pattes et le dos ont quelque chose de duveteux. Les pattes antérieures pointent vers l'avant et se joignent, presque comme des bras humains. Les quatre autres pattes qui pointent en arrière lui font penser à une sauterelle. Les ailes sont larges et transparentes. La mouche les déploie, s'élève doucement du chapeau. Elle part chercher un partenaire, pense Jim, qui se souvient au moins de ça.

Il ouvre le couvercle de la petite boîte, fouille parmi les mouches. Il ramasse une Quill Gordon.

Son nom lui revient d'un coup, et aussitôt il sait que ses ailes sont hautes et écartées afin d'imiter la mouche de mai. Jim l'étudie, étonné de la reconnaître. Il la repose ensuite dans la boîte et attrape une bivisible. Il sait que celle-là est capable de flotter sur n'importe quelle eau. Les plumes courent sur toute sa longueur et, avec sa plume blanche à l'avant, elle pourrait se tenir droite, même au milieu de rapides. La boîte est soudain devenue pour Jim bien plus qu'une simple masse de plumes attachées à des hameçons. Il lutte contre une envie soudaine de toutes les inspecter et retrouver l'utilité de chacune. Mais le temps presse. Il cherche quelque chose qui puisse imiter les mouches en train d'éclore. Il finit par saisir une King's River Caddis. Jim voit tout de suite qu'elle a été conçue et montée pour ressembler à la mouche qui rampait sur le bord de son chapeau. Oui, c'est presque ça. Pourtant, ce n'est pas encore celle qu'il te faut. Alors qu'il referme la boîte, son regard est attiré par une dernière mouche. Voilà la mouche que ton père aurait utilisée. Il se penche pour l'observer de près. La mouche repose, brune et sombre, dans un coin de la boîte. Elle est simple, quelconque. Il regarde de nouveau la King's River posée sur le

bord du chapeau et referme la boîte sur l'oreille de lièvre.

Ace aurait fait couler une oreille de lièvre au fond de la fosse avant de la remonter progressivement, en laissant le courant la balader comme un trichoptère juste éclos. Jim fixe la mouche sèche au bout de sa ligne, lui applique de la silicone pour s'assurer qu'elle flotte et la dépose à la surface de la fosse. Un tournoiement est aussitôt visible dans l'eau, mais la truite relâche son intérêt et passe à côté. Jim pêche sur tout le bassin en lâchant sa mouche de tous les côtés, au-dessus de chaque mouvement qu'il perçoit. Il pêche une petite truite arc-en-ciel, puis une truite commune, avant de se mettre à remonter le courant jusqu'au barrage des castors pour faire cuire son déjeuner.

En chemin, Jim attrape une nouvelle arc-en-ciel, ce qui lui fait quatre prises. Ce sont des petits poissons, il se dit qu'il va pouvoir tous les manger. Jim a faim, mais ce qu'il veut avant tout c'est manger ces poissons à peine sortis de l'eau froide de la rivière. Arrivé au barrage des castors, il grimpe hors du ruisseau et ramasse du bois. Il pose sa canne contre les branches d'un pin, lâche une brassée de bois sec qui s'écrase sur le sol au-dessous du vieux frêne. Les poissons

déjà nettoyés gisent sur leur lit d'herbe séchée au fond du panier. Petits mais honorables, se dit Jim. Il les suspend chacun à une tige verte qu'il a coupée sur une bouture du vieux frêne abîmé. Le feu crépite, Jim enfonce chaque tige dans la terre moelleuse autour du feu. Il n'a rien apporté d'autre à manger, son déjeuner sera exclusivement du poisson. Il ajuste les tiges pour que les truites ne brûlent pas et s'étend sur le dos pour regarder le ciel.

Ce qui est une bonne idée, car le ciel ressemble tellement à l'eau que Jim pourrait aussi apprendre en l'observant. Il pense au faucon et à son piqué. Il se dit, peut-être que j'ai rêvé, peut-être que ce n'est jamais arrivé. Mais il sait que c'est arrivé. La sensation qu'il en a éprouvée le gêne. *S'il savait que personne ici n'y voit d'inconvénient.* Puis Jim repense à Julie et à leur dispute qu'elle avait déclarée terminée. « Je n'ai pas épousé un cadre de Los Angeles, lui avait-elle dit. Et je n'ai jamais voulu que le père de mes enfants en soit un.

— Tu voulais peut-être que ce soit un petit gestionnaire dans une vieille filature de textile ? » lui avait-il crié.

Elle l'avait regardé durement. « Merde, Jim », avait-elle dit, des larmes plein ses yeux marron

clair. « J'ai épousé l'homme que tu étais, pas celui que tu pouvais devenir. »

Jim ferme les yeux et le soleil rougit l'obscurité. La tord, la contorsionne comme du métal fondu. La remue. *Comme l'eau de la rivière remue sur cinq cents mètres de chaque côté du barrage des castors. L'éclosion progresse. L'excitation règne chez les poissons. Ils se nourrissent de mouches à mesure qu'elles montent à la surface. Bientôt, ils en seront ivres et leur excitation se transformera alors en frénésie, jusqu'à ce que l'éclosion s'achève.*

Certaines des mouches se sont accouplées et les femelles ne vont pas tarder à regagner l'eau pour y déposer leurs œufs et recommencer tout le cycle. Certaines seront attrapées, mais la plupart des poissons leur préféreront les mouches en train de nager, jusqu'à en être gavés.

Jim réfléchit, étendu plaisamment au soleil. D'abord, il pense qu'il doit faire attention à ne pas laisser les truites brûler, puis il pense à sa femme, et à sa famille. Julie avait affirmé qu'il travaillait trop, qu'il avait besoin de se détendre. Elle avait même suggéré à une ou deux reprises qu'il parte à la pêche. Comment pouvait-elle deviner que le souvenir de son père l'empêcherait de se détendre ? Était-ce bien cela ? Julie

s'inquiétait pour lui en tout cas. Comme sa mère s'inquiétait pour Ace, dans un sens. Elles étaient toutes deux soucieuses de prendre soin de leur homme. Mais Jim ne voulait pas profiter de sa femme comme son père avait profité de sa mère. Il voulait le meilleur pour elle, et il voulait laisser à ses enfants plus que ce qu'il avait reçu.

Jim recommence à penser à son père, puis il ouvre les yeux, s'assoit pour retourner le poisson. Au moment de sortir la fourchette du fond du panier, il aperçoit l'étui en cuir noir de la pince à anneaux qui avait fait partie de son énorme héritage. Alors qu'il entame son déjeuner, il se souvient du jour où Ace la lui a donnée. Le goût du poisson clarifie son souvenir et le délicieux parfum fumé redonne vie à ce jour ancien, huit ans plus tôt, où lui et son père s'étaient assis à ce même endroit. Le jour où Ace Martin avait donné à son fils tout ce qu'il possédait au monde.

Jim avait presque vingt-quatre ans. Les sorties avec son père étaient devenues de plus en plus rares au cours des dernières années, en partie parce que son père faiblissait – mourait, en réalité, comme ils devaient le découvrir plus tard – et en partie parce que Jim se trouvait à un âge où d'autres choses avaient beaucoup plus

d'importance. Il se souvient que son travail le préoccupait ce jour-là, tout comme aujourd'hui. Il n'était pas encore marié, mais c'était dans l'air, et construire une famille faisait déjà partie du programme. Son père et lui avaient terminé leur journée de pêche et Jim avait hâte d'être rentré. Mais Ace avait tenu à lui enseigner encore quelque chose. Il était allé se poster au-dessus de l'eau qui entrait calmement dans le barrage des castors, et pendant quinze minutes Jim avait dû regarder son père lui montrer comment pêcher depuis le fond de la rivière avec une mouche. Il avait attaché l'oreille de lièvre tout en expliquant ce qu'il faisait et pourquoi il le faisait. La démonstration était rare, l'explication prévisible. Comme toujours, l'objectif était que ça fasse plus vrai, mais Jim ne se rappelle pas précisément ce que son père lui avait montré ce jour-là. Il se souvient d'un autre jour où il avait dû rester assis sous la pluie, emmitoufflé dans sa parka, pendant que son père exécutait la même technique.

Mais ce jour pluvieux, il ne s'agissait pas d'une leçon. Son père avait simplement pêché. Ils se pressaient de rentrer pour échapper à l'orage quand Ace avait brusquement fait halte pour scruter la rivière. Il avait dit à Jim de s'arrêter, de

ne pas faire de bruit et ils avaient observé l'eau ensemble. Ensuite ils avaient longé un segment rapide et profond de la rivière. Jim ne voyait pas ce que l'eau avait d'inhabituel, mais Ace s'était éloigné de la rive et lui avait fait signe de le rejoindre, un doigt posé sur ses lèvres. À dix mètres de la rivière, Ace l'avait regardé en souriant et en réassemblant les éléments de sa canne. Il avait seulement dit « Une éclosion commence », et Jim avait remonté son col plus haut, contre la pluie qui dégoulinait à travers les arbres. « Sans moi » avait-il répondu, avant d'aller s'asseoir au pied d'un arbre, prêt à se faire tremper. Une fois de plus, il ne se souvenait pas précisément de ce que son père avait fait. Il le revoyait simplement agenouillé sur la rive, sous la pluie qui tombait à verse, lançant sa ligne dans la rivière et relevant lentement sa canne. Ace était à genoux dans la boue, sa pipe tournée vers le bas, un large sourire sur le visage. Il avait attrapé un beau poisson ce jour-là et, tout en pêchant, il riait.

Jim se rappelait que son père était heureux aussi, le jour de l'héritage, au moins au début. Ace avait déjà un peu perdu la tête à cette époque, et Jim n'avait pas prêté grande attention à sa leçon au sommet du barrage des castors. Et

quand son père avait démonté sa canne pour la ranger dans son étui et la lui tendre, Jim avait pris ça pour une de ses nouvelles bizarreries. « J'ai toujours voulu que mon fils ait quelque chose de moi », avait-il dit ce jour-là. Et Jim n'avait pas su cacher la pitié qu'il éprouvait pour un homme qui n'avait rien de mieux à léguer à son fils qu'un vieil équipement de pêche. Ace l'avait regardé et dit « Il y a plus », comme s'il pouvait lire ses pensées. « C'est... », il s'était interrompu, gêné ou piégé par les mots. « C'est sur un compte », avait-il dit rapidement en se relevant. « Je vais te laisser plus que ce matériel. » Il avait souri. « C'est juste que tu n'as pas encore l'âge. C'est sur un compte. » Et Jim avait eu de la peine pour son père. Quand il avait levé les yeux sur lui ce jour-là, la pensée qu'il était peut-être en train de mourir l'avait traversé pour la première fois. Jim s'était senti honteux, et infiniment désolé.

En y repensant, Jim se sent de nouveau mal. Il jette dans le feu la tige sur laquelle a cuit la dernière truite, puis il se lève et pousse de la terre sur l'ensemble avec son pied. Le soleil est à mi-chemin dans le ciel. Sa tristesse qui se mêle à la chaleur lui paraît presque douce. Elle le ralentit, la journée en devient plus précieuse. Jim

n'est pas en mesure de pêcher pour le moment, il prend sa canne, son panier et va s'asseoir au bord du barrage des castors. Un frisson remonte le long de sa colonne. Il jette un œil dans les bois derrière lui, puis revient vers l'eau et la regarde fixement. Son esprit se vide, d'abord de ce qui peut se passer chez eux pendant qu'il est ici, puis de sa femme et de ses enfants, puis de sa mère, et enfin de son père. Jim reste assis les yeux rivés sur l'eau sans que plus rien ne passe dans sa tête. Regarde mieux. Ses yeux restent fixes un long moment, les arbres derrière lui s'effacent. La rive où il est assis n'est plus là. Soudain, l'air a disparu. *Maintenant tu peux voir.*

Il ne reste que l'eau. Regarde. Et des choses qui bougent dans l'eau. Ça commence par le courant qui arrive au-dessus de la masse liquide et glisse sur l'eau profonde et plus froide. Une punaise d'eau le remonte à toute vitesse à la surface. Des vairons se précipitent le long du lit rocailleux, pareils à des alouettes hausse-col le long d'une route en hiver. Plus loin naissent des courants étranges qui se propagent par couches, froids ou chauds. Ils suivent le cours que leur imposent les roches et les aspérités du fond, de même que la gravité, l'inclinaison du terrain et la lune

leur commandent d'aller de l'avant. Plus subtils encore, d'autres courants se forment à partir des choses qui vivent dans l'eau à la tête du barrage des castors. Les queues des poissons poussent l'eau contre elle-même et les propulse en avant ; différents mouvements circulaires s'exercent à une profondeur plus ou moins grande, selon des axes verticaux ou horizontaux, des tourbillons tridimensionnels quand les poissons tournoient sur place. Et à travers tout ça, Jim voit les mouches monter vers la surface. Elles essaient d'aller droit, mais le courant principal les détourne et elles sont ballottées par les courants secondaires alors qu'elles luttent pour leur vie et pour l'air qui, autour de Jim, a disparu. Les poissons, fébriles, chassent avec une avidité au-delà de la faim.

Un frisson parcourt Jim qui se retourne à l'instant où les bois réapparaissent et où l'air s'engouffre de nouveau dans ses poumons. Il se lève en fixant la rivière, comme face à un chaudron rempli de forces maléfiques, et il saisit sa canne pour se défendre. Mais dès qu'il sent la chaleur de la poignée en liège, qu'il éprouve le poids léger de la canne, qu'il perçoit comme jamais l'équilibre assuré par le moulinet, l'eau cesse d'être une force du mal. Elle devient un

kaléidoscope. Et Jim Martin sait que les deux mètres soixante-quinze de bambou qu'il tient dans la main peuvent lui donner un million de formes différentes.

Il ouvre vivement la boîte où les mouches reposent, soigneusement alignées. Chacune essaie de le séduire, brille, l'attire comme une pierre précieuse. Les longues queues de daim et les streamers au corps argenté lui lancent des éclairs de plumes de grouses ou de coqs de combat. Les mouches sèches hérissent leur duvet. Les poils de renard, de blaireau, d'ours polaire et de lapin sont tous à leur place, en proportion parfaite. Jim passe une main sur l'ensemble, se demande laquelle utiliser. Et enfin, il voit la mouche qu'il cherche. Dans un coin, loin de l'éclat de la Yellow May, de la Fan-winged Coachman, de l'Orange Dace et de la Mickey Finn, se trouve la modeste oreille de lièvre, et aussitôt qu'il pose son regard sur elle, il sait qu'elle est l'élue.

Il l'attache soigneusement avec un nœud de tortue. Quelque chose tente de pénétrer sa conscience. Jim serre le nœud, le teste, tient l'oreille de lièvre et tire doucement sur le bas de ligne. Voilà ce qui avait lieu ce jour-là sous la pluie : son père voulait lui montrer comment

pêcher avec l'oreille de lièvre. Jim s'agenouille, trempe la mouche dans une étendue d'eau dormante. Il la fait monter et descendre pour l'inonder, et bientôt il n'a plus sous les yeux un simple enchevêtrement de poils de lapin, mais une nymphe de trichoptère. Jim continue de la descendre et de la remonter dans l'eau peu profonde. Il essaie différents angles, différentes vitesses, et peu à peu cela ressemble à ce qu'il a vu au barrage des castors.

Voilà la bonne manière de penser. Pour que le leurre fonctionne, la mouche doit partir du fond et monter en diagonale, comme si elle luttait contre le courant tout en suivant le chemin le plus court vers la surface. Jim se relève, la mouche trempée suspendue à quinze centimètres de bas de ligne. Il regarde l'eau. Où la truite irait-elle ? *Là-bas, contre l'autre rive, sous le surplomb, à l'abri du soleil.* Jim déroule trois mètres de ligne supplémentaire et envoie sans difficulté la mouche en amont du surplomb. Voilà qui devrait lui laisser le temps de couler. Il attend ensuite que la mouche coule et que le courant la porte à l'endroit où la truite doit se trouver. Jim tente d'empêcher la ligne de se courber et d'être emportée par le courant qui est plus rapide

au milieu de la rivière. La mouche doit monter droit depuis le fond. Jim attend. Il revoit son père lever la canne en douceur, et maintenant il comprend ce qu'il faisait.

L'oreille de lièvre arrive en bas ; regarde-la rebondir au fond, culbuter par-dessus les cailloux dans le courant. C'est au fond que la mascarade doit commencer. Lève la mouche, Jim. Fais la monter comme si elle était vivante. Voilà. Doucement. Sens le mouvement juste. Regarde, dans l'ombre, là-bas. Une chose a bougé dès que tu as commencé à monter. Va lentement, la chose observe, elle se balance dans le courant pour t'intercepter. Regarde son dos large et noir. Elle va surgir dans les derniers centimètres. La voilà qui sort. Et la truite écarte ses branchies et aspire l'oreille de lièvre avant de plonger vers le fond.

Jim la ferre un instant trop tard. Le premier contact a été léger, Jim n'était pas prêt, mais le poisson est accroché maintenant. Le fil siffle sur le moulinet, fend la surface comme un éclair qui zigzague à travers la rivière. La truite dévale le courant sur cinq mètres, puis coupe en direction de la rive où se trouve Jim. Elle s'arrête. Jim rembobine le fil pour ne pas lui laisser de mou. Il sent la truite qui respire là-bas, au bout de la

ligne, et qui attend, se repose, hésite. Pour la tester, Jim tire légèrement sur la ligne, ce qui déclenche une explosion au milieu de la rivière, puis dans sa direction. Jim mouline aussi vite qu'il peut, mais la truite prend de l'avance. Elle a le mou qu'il lui faut à présent, elle s'échappe en aval, et avec le courant dans son dos elle arrive au bout de la ligne. Jim se rend compte trop tard qu'elle a changé de direction. Il n'a pas le temps de dérouler son fil. Il voit la ligne se tendre et s'étirer en même temps qu'elle tire le poisson hors de l'eau. Et Jim voit l'hameçon s'arracher avec un bruit sec tandis que la grosse truite agite la tête. Elle reste un instant à la surface, lui fait voir la couleur foncée de son flanc. Puis le bas de ligne s'entasse sur lui-même, à un mètre cinquante de l'endroit où la truite a disparu, et tout redevient aussi calme qu'avant.

C'est le plus gros poisson que Jim ait jamais hameçonné. Et de loin son meilleur combat. Il rembobine sa ligne machinalement, les yeux toujours rivés sur l'endroit où la truite a disparu. Le soleil est bas dans le ciel et il a soudain peur de ne pas avoir assez de temps pour une autre tentative dans une autre fosse. C'est le ferrage, il se dit. Je l'ai ferrée trop tard. L'à-coup était si

léger. Jim grimpe sur la rive en examinant l'oreille de lièvre qui est en bon état. Il commence à remonter la rivière. Sans réfléchir, il se dit qu'il doit se positionner plus en amont de la fosse, lancer encore plus loin pour que la mouche ait le temps de couler en passant devant lui, et pour la remonter quand elle sera en aval, au fond, en vue de la partie la plus profonde de la fosse. J'ai juste le temps, pense-t-il, après avoir jeté un œil au soleil par-dessus son épaule.

Jim trouve la fosse qu'il cherche. C'est elle. Longue, large, parcourue par un seul courant léger. Au milieu se dresse un énorme bloc de roche de granit qui la divise en forçant l'eau à se séparer de chaque côté. Il sait qu'il est au bon endroit. En l'observant, Jim a le sentiment que tout s'est déjà produit avant. Il sait qu'un poisson gigantesque vit juste derrière le rocher. L'eau est profonde, Jim avance sur les genoux pour être sûr que le poisson ne le voie pas. Il lance la mouche en amont pour qu'elle commence sa descente vers le fond. Mais la trajectoire n'est pas exacte. Il la ressort de l'eau, la déplace de trente centimètres vers le milieu du cours d'eau. Il ne veut pas manquer l'endroit précis où se trouve la truite. Et comme avant, Jim attend. Concentré

sur la tension de sa ligne, il essaie d'imaginer où la mouche a coulé, par rapport au rocher et au fond. Il abaisse le bout de sa canne afin d'initier la montée. Une fois que tout a l'air parfait, il remonte la mouche. Maintenant.

La mouche se glisse dans une anfractuosité au fond de la rivière et s'y déplace sur un mètre. Quand elle apparaît    l'autre bout de l'anfractuosité,    l'endroit même où le bloc de granit s'incline pour émerger de l'eau, la mouche s'élève. Mais il est impossible de savoir qu'une ligne invisible la tire. Elle donne l'illusion parfaite de nager depuis l'anfractuosité vers la surface pour s'évader. D'un coup de queue, la vieille truite sort des profondeurs les plus froides de la rivière. Elle se tient face au courant, observe la mouche en ascension. Elle remue encore la queue, monte de plus de trente centimètres. La truite étudie la mouche. Elle s'est déjà fait avoir, mais elle a aussi trouvé la faille de mille autres leurres. Elle est vieille, ratatinée, la mâchoire inférieure protub  rante, les yeux enfoncés dans une masse de muscles. Le courant n'est rien pour elle. Sa queue remue sans excitation. Rien ne presse, il n'y aura pas de folle poursuite. La mouche fugitive n'a aucune chance de s'échapper.

Le vieux poisson s'élève au-dessus d'elle, la regarde de plus près, puis nage lentement à quelques centimètres d'elle. Au moment où sa nageoire dorsale noire, longue et massive est sur le point de briser la surface, la truite remue la queue et attrape la mouche en douceur dans sa bouche. Pas encore. La truite rejette calmement la mouche. Jim la sent entrer puis sortir, il attend. Quand elle l'absorbe une seconde fois, Jim lève le bout de sa canne, aussi tranquillement que le poisson, et il la sent s'affermir. Nulle précipitation, nulle éclaboussure. La truite nage simplement vers le fond. Mais la ligne chante sur le moulinet et Jim sait qu'il l'a bien ferrée. À présent, le vieux poisson tourne et nage avec le courant à la recherche de plus de profondeur. Il s'éloigne du rocher pour se diriger vers un pin tombé au bout de la fosse. Jim voit les vieilles branches qui dépassent de l'eau à cinquante mètres, il sait qu'il doit faire tourner le poisson avant. La ligne file sur son moulinet, plus vite qu'il ne pourrait la débobiner lui-même. Le frein est trop desserré pour ce poisson, le matériel trop léger. Jim voit le *backing* apparaître sous le fil vert, il saisit la ligne dans sa main, la serre

entre son pouce et son index pour tenter de ralentir le poisson, lui donner davantage à tirer, le fatiguer. Jim exerce sur la ligne toute la pression que le bas de ligne peut supporter, et progressivement la truite ralentit. Elle s'immobilise au milieu de la fosse, coupée net dans sa fuite en direction du pin. Elle reste là, et cette fois Jim attend. *Attends*. Il garde la ligne tendue et le poisson finit par revenir vers lui. Jim ramène sa ligne et bientôt la truite est là, dans l'eau, à trois mètres devant lui. Elle est toujours en profondeur et il ne la voit pas. Il tire en douceur, l'énorme tête large apparaît. À cet instant les deux s'arrêtent, l'homme regarde la créature qu'il voit pour la première fois au bout de sa ligne et la vieille truite regarde le premier homme qu'elle voit depuis des années. Jim a tout juste le temps d'une exclamation avant que la truite tourne et s'échappe de plus belle en direction du pin. De nouveau, elle est ralentie avant de pouvoir atteindre l'enchevêtrement de branches immergées et de nouveau Jim la ramène près de lui. Cette fois, la truite se retourne avec un mouvement de panique et une pointe d'épuisement que Jim perçoit à travers la résistance du bambou. Elle tente

deux nouvelles échappées, puis elle commence à sauter. Elle est énorme, mais trop fatiguée pour éclabousser l'eau avec sa queue ou agiter sa tête. Jim la traîne doucement jusqu'à son épuisette.

Pendant que le poisson suffoque dans l'herbe, Jim s'assoit à côté de lui, presque aussi exténué. Il l'observe. Il n'en a jamais vu de tel. Son corps est aussi gros que la cuisse de Jim, et long d'un mètre. En regardant de nouveau la rivière, il se demande comment une créature pareille pouvait vivre dans une étendue d'eau si réduite. Son regard revient sur la rive, et soudain Jim comprend qu'il n'a pas le droit d'emporter le poisson ; qu'il doit le rendre. Il aurait aimé le ramener à la maison et le montrer à tout le monde, mais il sait qu'il ne le peut pas. Il se souvient alors de la pince à anneaux dans son vieil étui en cuir, sur le côté du panier, et il sait ce qu'il doit faire. Sans perdre de temps, il sort la pince, un anneau, place l'anneau dans la pince pour qu'elle le referme sur lui-même, s'agenouille à côté du vieux poisson et attrape sa large queue noire. Au moment où il aligne l'anneau pour le faire entrer dans la partie cartilagineuse de la queue, Jim remarque quelque

chose, à un centimètre de l'endroit où il a choisi de le poser. De sa main libre, il touche et gratte avec l'ongle de son pouce. Un autre anneau apparaît, ancien et rouillé, enfoncé dans le cartilage de la queue avec la même pince que Jim tient aujourd'hui dans ses mains. Il regarde la tête du poisson et le dévisage, s'attendant à ce qu'il lui rende son regard. Mais le poisson suffoque et Jim serre vite la pince pour poser le nouvel anneau à côté de l'ancien. Il ramasse ensuite la vieille truite et la rejette doucement dans la fosse. Le poisson laisse un moment l'eau circuler à travers ses branchies, puis d'un mouvement tranquille de la queue, il plonge dans les profondeurs et disparaît.

Mais il n'a pas vraiment disparu, pense Jim.

Et dans la dernière lumière du soleil, il se fraie un chemin jusqu'au vieux frêne. Là il dépose le panier, désassemble sa canne, la range dans son étui usé. Puis Jim se tourne pour regarder le soleil qui vacille à travers les pins. Il se dit qu'en Californie c'est encore le milieu de l'après-midi. Il doit faire chaud, il doit y avoir du bruit. Ici, tout est silencieux, en dehors de la rivière. Elle murmure à travers sa conscience. Jim ferme les yeux et écoute. Quand il les rouvre, ses yeux sont

clairs et reflètent la rivière au crépuscule. Jim se penche pour ramasser la vieille canne à pêche. Il ajuste la sangle du panier sur son épaule et il contemple le soleil qui s'évanouit dans un déferlement de couleurs.